MAISON BEAULIEU · AB ÉDITIONS

La Police dévoilée · Volume 2 sur 3



Le Carnaval des Mouchards

PREMIER CHAPITRE INTÉGRAL OFFERT

ADRIEN L. BEAULIEU

adrienbeaulieu.com · Ex-libris d'extrait gratuit

EXTRAIT DE LECTURE · DE L'ARCHIVE AU FEUILLETON

Chapitre 1 — Le Général Excelmans

Où l'on envoie neuf mouchards vérifier le départ d'un général, et où le général les garde tous

De toutes les gaietés que m'ont values les archives de la police, je n'en connais pas de plus complète que celle-ci, ni de mieux méritée. C'est l'histoire d'une administration qui, voulant s'assurer qu'un vieux soldat quittait bien la France, lui dépêcha ses agents un par un — et se les vit garder un par un, comme la mouche est gardée par l'araignée, sauf qu'ici la mouche était le mouchard et que l'araignée avait gagné vingt batailles.

Le lieutenant-général comte Excelmans tenait un rang distingué dans les fastes de la gloire : par sa bravoure, par ses talents, et surtout par la dernière leçon qu'il avait donnée aux Prussiens du côté de Versailles. Il n'en fut pas moins compris dans la fameuse ordonnance du 24 juillet 1815, et dut quitter cette France qu'il avait si bien servie. Le ministre Decazes, qui héritait des prétentions de son prédécesseur en même temps que de sa place, s'entendit avec le ministre de la guerre pour presser ce départ ; et l'ordre fut signifié au général de sortir du royaume au plus bref délai.

Le général éludait. À tous les cœurs bien nés que la patrie est chère ! Il traînait, il ne partait point ; et le ministre, voyant sa

suprématie méconnue, s'impatienta. On envoya donc un inspecteur de police au domicile du comte, pour savoir si oui ou non il s'en allait.

Cet agent, nommé Gallet, commit d'entrée une double sottise. Il déclina chez le portier ses titres, qualités et fonctions ; puis il ajouta, plus niaisement encore : « Je suis chargé de savoir si le général Excelmans part aujourd'hui ou non. » Le portier monta prévenir son maître. Le général descendit lui-même et invita l'agent, avec beaucoup de grâce, à monter chez lui. L'autre était enchanté et se disait en gravissant l'escalier : voilà un général bien honnête.

Mais arrivés dans l'antichambre, le comte referma la porte, et, regardant le délégué de la police entre les deux yeux, lui dit : « C'est moi qui suis le général. Je vais déjeuner ; et tu resteras mon prisonnier jusqu'à ce que j'aie parlé à ton ministre. » Et il s'en fut déjeuner.

Cependant l'officier de paix Joly, ne voyant pas revenir son messager, s'inquiéta et en dépêcha un second. Le portier, qui avait sa consigne, le reçut fort bien et l'envoya tenir compagnie à son camarade dans l'antichambre. Joly, qui en attendait maintenant deux, fut sur les épines ; ne s'expliquant pas ce retard, il lâcha un troisième limier, puis un quatrième, un cinquième — jusqu'à neuf, qui tous eurent le sort du premier et demeurèrent en charte privée. La maison du général était devenue comme l'antre du lion : on savait fort bien comment on y entrait ; pour en sortir, c'était une autre affaire. Et pendant que la préfecture semait ses agents dans cet escalier comme on jette des grains à des poules, le comte Excelmans achevait

tranquillement son déjeuner, avec neuf mouchards en réserve dans son antichambre.

Le ministre, informé de la mésaventure, manda l'inspecteur général et lui dit : « Il paraît que les agents envoyés chez le général Excelmans y sont retenus ; il faut charger un homme adroit d'aller les délivrer, en invitant le général à se rendre au ministère. » L'homme adroit fut un nommé Mayer.

Mayer se rend à l'hôtel, frappe, on tire le cordon ; la porte s'ouvre, se referme lestement, et un domestique le saisit au collet avec ces mots doucereux : « Tu es prisonnier comme les autres. » Le dixième était pris comme les neuf premiers. Mayer, pourtant, ne perdit pas tout à fait contenance, et, gonflé de sa mission, demanda à parler au général.

On l'introduisit ; et il s'engagea entre eux une querelle assez vive — verbalement, s'entend. « Général, disait Mayer, si vous ne renvoyez pas mes camarades et si vous refusez de me suivre, huit gendarmes et un commissaire que j'ai laissés à la porte paraîtront au premier signal, et c'est par eux que vous serez conduit chez le ministre. » Le général le regarda et répliqua : « Si tu es vraiment un agent de police, tu dois avoir une carte : montre-la-moi. » Mayer présenta sa carte. Le général la mit dans sa poche et dit : « À la bonne heure ; j'aime à voir un homme ferme. Tu vas te rendre chez ton ministre et le prévenir qu'avant une demi-heure j'y serai. »

Puis il l'accompagna dans l'antichambre où languissaient les neuf, et, les montrant du geste : « Voilà votre libérateur. » Après quoi, d'un

mouvement très significatif, il ajouta ces paroles qui n'avaient rien de rassurant : « Mon intention était de vous distribuer quelques coups de cravache et de vous renvoyer. Retirez-vous ; je vous pardonne. » Cela valait bien le fameux quos ego de Virgile, que Scarron a si plaisamment traduit :

Par la mort !… il n'acheva pas, Car il avait l'âme trop bonne. Allez, dit-il, je vous pardonne ; Mais surtout n'y revenez pas.

❦

Le reste est du même ton. Une fois sur le boulevard, les neuf libérés, tout à leur reconnaissance, voulurent entraîner Mayer chez un marchand de vin pour arroser leur délivrance ; mais Mayer, tout bouffi de sa glorieuse mission et fier d'avoir lutté — de paroles — avec le correcteur des Prussiens, refusa avec dignité, monta dans un cabriolet et se rendit au ministère, où le général l'avait déjà devancé. L'inspecteur général le félicita sur son succès et pria le comte de lui rendre sa carte. Le général la rendit, et y joignit une pièce de quarante francs. Mayer reprit son diplôme et refusa la pièce : « Je suis payé par le Roi pour faire mon devoir, et n'ai nullement besoin de l'argent que vous m'offrez. » Il faut lui en tenir compte : c'est la seule fois, dans tous ces papiers, qu'un mouchard refuse de l'argent ; et il fallait qu'il eût affaire à un homme comme Excelmans pour se souvenir tout à coup qu'il avait un honneur.

Le général, après quelques explications avec le ministre, se retira et partit pour Bruxelles à cinq heures du soir. Il y fut bientôt en butte à d'autres persécutions qui le forcèrent à gagner l'Allemagne ; il erra de contrée en contrée, revoyant au passage des lieux qui lui retraçaient d'illustres souvenirs — car il y a cette cruauté particulière dans l'exil

d’un soldat, qu’il promène sa disgrâce sur les champs mêmes de sa gloire. Puis il fut rappelé, rentra en France, et y jouit au sein de sa famille de la considération qui lui était due. Il n’avait pas désobéi ; il avait seulement décidé que son départ se ferait à son heure, et non à la leur — et il eut, par-dessus le marché, le plaisir d’avoir fait, une matinée durant, de son antichambre une souricière à mouchards.

— Fin du Chapitre I offert —

MAISON BEAULIEU · AB ÉDITIONS

Poursuivre l’enquête avec Adrien L. Beaulieu

Retrouvez la fiche complète de « Le Carnaval des Mouchards » pour réserver l’édition complète dès son ouverture, ou plongez dès ce soir dans notre trilogie historique disponible immédiatement.

Ouvrir la fiche officielle de « Le Carnaval des Mouchards » →

Lire dès ce soir : Trilogie Treize à Table Tomes I–III (24,90 €) →

https://adrienbeaulieu.com/books/police-devoilee-tome2